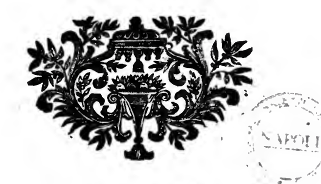
LE CONSENTEMENT FORCÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

Par Mr. GUYOT DE MERVILLE.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.
AVEC APROBATION.



ACTEURS.

ORGON.

CLEANTE, Fils d'Orgon.

CLARICE, Femme de Cléante.

LISIMON, Ami d'Orgon & de Cléante.

TOINETTE, Suivante de Clarice.

La Scéne est à Auteuil.



LE CONSENTEMENT FORCÉ, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLEANTE.

LISIMON.



A joie que j'ai de vous voir, Cléante, m'eſt d'autant plus ſenſible, que je ne m'y attendois pas. Quoi ! vous quittez Paris dans le tems que les plaiſirs y regnent ?

CLEANTE.

On n'eſt pas toujours dans les mêmes diſpoſitions, mon cher Liſimon ; on change à tout âge, & ces plaiſirs, autrefois ſi flatteurs pour moi, ne me touchent plus.

LISIMON.

Ce que vous me dites là eſt-il bien ſincere ?

CLEANTE.

Rien n'eſt plus vrai, je vous aſſure.

LISIMON.

J'aplaudis de bon cœur à de si beaux sentimens, & je m'en réjouis pour l'amour de vous. La seule chose qui me fâche, c'est que vous ayez choisi une saison si peu favorable pour les amusemens de la campagne. Auteuil est fort joli en été; mais il ne peut être agréable en hiver qu'à une espéce de Misantrope comme moi.

CLEANTE.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux prendre mon tems: car (& c'est ce qui me fait de la peine) ma visite est intéressée.

LISIMON.

Je puis vous rendre quelque service, mon cher Cléante?

CLEANTE.

Un service de la derniere importance.

LISIMON.

Voilà pour moi un surcroît de plaisir.

CLEANTE.

Je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise; mais j'ai amené une personne avec moi.

LISIMON.

Votre excuse m'offense. Quel que soit celui pour qui vous vous intéressez, il est digne de mon estime, dès qu'il mérite la vôtre. Mais où est donc cet ami? Pourquoi n'entre-t'il pas?

CLEANTE.

Un moment, je vous prie. Vous allez être étonné. C'est une Dame que je vous amene.

LISIMON.

Une Dame!

CLEANTE.

Vous ne serez pas fâché de la connoître.

LISIMON.

Voilà donc comme vous êtes changé?

CLEANTE.

C'est la plus grande preuve que j'en puisse donner.

LISIMON.

Effectivement, c'en est une fort belle, qu'une nouvelle amourette.

CLEANTE.

Le terme eſt trop foible. C'eſt un véritable amour ; un amour pur & ſolide, puiſqu'il eſt fondé ſur l'eſtime & ſur la raiſon.

LISIMON.

Stile ordinaire des amans.

CLEANTE.

Rien ne pourra jamais me détacher d'elle.

LISIMON.

Ce n'eſt pas la premiere fois que vous tenez ce langage.

CLEANTE.

Si vous connoiſſiez Clarice ; ſi vous ſçaviez combien elle a de mérite....

LISIMON.

Bon ! Ne ſçais-je pas de quel œil un amant voit ſa maîtreſſe ? Je vais vous faire ſon portrait, ſi vous voulez.

CLEANTE.

Elle n'eſt pas ma maîtreſſe.

LISIMON.

Comment ?

CLEANTE.

C'eſt ma femme.

LISIMON.

Vous êtes marié ?

CLEANTE.

Depuis huit jours.

LISIMON.

Quoi ! vous vous mariez ſans que j'en ſois informé ; moi qui ai toujours été ſi fort attaché à votre famille ; moi l'ami intime de votre pere, & encore plus le vôtre ?

CLEANTE.

C'eſt cette raiſon même qui m'a porté à vous cacher ce mariage. Vous vous y feriez ſans doute opoſé, & j'ai craint l'effet que pouvoit faire ſur moi l'amitié dont vous m'honorez.

LISIMON.

Je conçois, vous avez formé cette union ſans le conſentement de votre pere.

CLEANTE.

J'ai tout fait pour l'obtenir ; mais mon pere a été inexorable, & je tremble de me voir pour jamais l'objet de son indignation, si vous me refusez le secours que j'attends de votre bonté.

LISIMON.

Oh ! je ne doute plus de la violence de votre amour, & il faut en effet que votre épouse ait bien du mérite pour avoir fixé un cœur comme le vôtre.

CLEANTE.

Ah ! que ne pouvez-vous entendre son éloge d'une autre bouche que de la mienne ! Car je sens bien que dans l'état où je me trouve, mon témoignage doit vous être suspect de prévention ou d'artifice. Ne vous figurez pas que j'aye été séduit par des charmes qui ne frapent que les yeux. Sa douceur, sa modestie, sa sagesse, son attachement à ses devoirs, son aversion pour les vains amusemens du sexe, une humeur toujours égale, la bonté de son cœur, enfin la solidité & la délicatesse de son esprit surpassent encore sa beauté, quelque éclatante qu'elle soit. Vous ne croyez pas, j'en suis sur, la moitié de ce que je vous dis, & cependant je ne vous dis pas la moitié de ce qui en est.

LISIMON.

Mais quel est donc le motif du refus de votre pere ?

CLEANTE.

L'intérêt. Avec toutes ces qualités, Clarice a encore de la naissance ; mais elle n'est pas riche.

LISIMON.

Plaisante raison ! Si votre pere pensoit comme moi, cette difficulté ne l'auroit pas arrêté, supofé que votre épouse fût aussi parfaite que vous le dites.

CLEANTE.

Elle l'est en effet ; mais mon pere s'imagine que je lui en impose, & il se persuade que tous les éclaircissemens où il pourroit entrer là-dessus, bien loin de détruire cette idée, ne serviroient qu'à la confirmer.

LISIMON

Votre situation me touche. Que puis-je faire pour votre service ?

CLEANTE.

Mon pere, que les affaires de son commerce ont retenu quelques mois en Province, est enfin de retour à Paris.

LISIMON.

Il est revenu? J'en suis ravi. Voulez-vous que je lui aille parler?

CLEANTE.

Vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher. Je sçais de bonne part qu'il doit vous venir voir aujourd'hui. Il ne tardera pas. J'apréhendois même qu'il ne m'eût devancé.

LISIMON.

Le bon homme cherche à évaporer sa bile. Je m'y attends. Je vous promets de mettre tout en œuvre pour vous reconcilier avec lui; mais je ne vous réponds pas du succès de mes soins, car il est terriblement entêté.

CLEANTE.

Il m'est venu une idée, dont je crois la réussite infaillible, dès que vous voudrez bien nous seconder, comme vous m'en flattez. Je ne juge pas à propos de paroître devant lui. Outre qu'il me l'a défendu expressément, ma vue ne feroit qu'augmenter sa colere. Il s'agit de me justifier, & il n'y a que le mérite de Clarice qui puisse produire cet effet. Je voudrois donc qu'il la vît, mais sans sçavoir qu'elle est ma femme, afin qu'il l'examinât sans prévention. Encore une fois, j'ose m'assurer que s'il la connoissoit, il aprouveroit notre mariage.

LISIMON.

Fort bien. Je lui dirai que c'est une de mes parentes.

CLEANTE.

Votre niéce, par exemple.

LISIMON.

Encore mieux. Votre pere sçait que j'en ai une en Province; mais il ne l'a jamais vue.

CLEANTE.

Que je vous ai d'obligation! Je ne puis vivre heureux sans la possession de Clarice; mais je ne puis l'être aussi sans l'amitié de mon pere.

LISIMON.

Ne nous arrêtons pas ici davantage. Je rougis de la laisser seule si long-tems.

CLEANTE.

Elle est dans la chambre voisine, & je cours la chercher.

LISIMON.

Je vous suis. Je veux l'aller recevoir.

SCENE II.

LISIMON, CLEANTE, CLARICE.

CLEANTE.

VEnez, Madame, venez remercier le meilleur de tous les amis.

CLARICE.

Ce n'est pas sans scrupule, Monsieur, que je me présente devant vous ; mais je n'ai pu refuser aux instances de Cléante une démarche dont je crains bien que le succès ne réponde pas à ses espérances.

LISIMON.

Je ne sçaurois, Madame, me plaindre de votre délicatesse. Je n'ai pas l'honneur de vous être connu ; mais je vous suplie d'être persuadée que si je puis contribuer à votre félicité commune, je n'aurois jamais eu plus de plaisir.

CLEANTE.

Lisimon a la bonté d'entrer dans nos intérêts, & de se prêter à notre entreprise. Il veut bien, Clarice, que vous passiez ici pour sa niéce, & je ne doute pas que ce titre ne prévienne mon pere en votre faveur.

CLARICE *à Lisimon.*

Ah ! Monsieur, qu'elles graces n'ai-je pas à vous rendre !

LISIMON.

Point de remercimens, Madame, je vous prie ; je ne les ai point encore mérités. Regardez-moi donc comme votre oncle, & commandez dans ma maison comme ma niéce. Permettez

mettez que je vous quitte un instant. Je vais tout disposer pour la reception de Mr. Orgon.

SCENE III.

CLEANTE, CLARICE.

CLARICE.

AH ! Cléante, ma frayeur redouble à mesure que le moment fatal aproche.

CLEANTE.

Ne vous allarmez point, ma chere Clarice.

CLARICE.

Hélas ! quand je pense que je vais parler à un homme qui me hait, qui me regarde comme l'unique cause de ses chagrins & de la perte de son fils ; quand je me le représente dans la colere violente où il est contre vous & contre moi, je frémis du danger où je m'expose.

CLEANTE.

Votre crainte est frivole. Si vous paroissiez à ses yeux sous le nom de ma femme, je conçois que vous auriez alors un furieux orage à essuyer ; mais il ne vous connoît point, & vous avez l'avantage de le connoître. Non, Clarice, le péril que vous courez n'est rien ; mais fût-il aussi terrible que votre imagination vous le représente, que ne devez-vous point entreprendre pour éviter le malheur qui nous menace? Ah ! si mon pere alloit nous séparer pour jamais.... Je vois déja que cette triste idée, toute éloignée qu'elle est, vous pénétre le cœur. Vous pleurez, Clarice, vous pleurez ! Ne me dérobez point vos larmes ; elles sont des marques de votre tendresse & de votre vertu ; elles naissent de l'une & de l'autre, & vous sentez qu'en me perdant vous perdriez une réputation qui vous est aussi précieuse que moi-même.

CLARICE.

C'en est fait, Cléante, mon courage revient, & il n'y a point de danger que je n'affronte. C'est vous que je dois sau-

ver. Je n'aurai plus que vous devant les yeux. Quel bonheur, si je puis réussir ! Si je ne réussis pas, nous aurons fait du moins tout ce que la raison & la nature exigent de deux cœurs unis par la vertu.

SCENE IV.

CLEANTE, CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

Monsieur, je vous annonce que Monsieur votre pere vient d'arriver.

CLEANTE.

Cela suffit.

CLARICE.

Ah ciel !

TOINETTE.

Quoi, Madame, vous tremblez encore !

CLEANTE.

Allons, Clarice, c'est maintenant que vous avez besoin du courage que vous me promettiez tout-à-l'heure.

CLARICE.

Pardonnez-moi ce premier mouvement ; il n'aura pas de suite, je l'espere. Mais retirez-vous, & ne paroissez point que je ne vous avertisse.

CLEANTE.

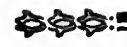
Adieu. Songez que ma destinée est entre vos mains.

SCENE V.

CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

Je me flatte, Madame, que tout ira bien, & la qualité de niéce, que Monsieur Lisimon m'a dit qu'il vous avoit donnée, leve toutes les difficultés qui pouvoient vous effrayer. Mais je vois entrer Monsieur Orgon.



SCENE VI.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON.

JE ferai charmé de la voir.

CLARICE *bas.*

Toinette, ne m'abandonne pas.

TOINETTE *bas.*

Oh! je n'ai garde.

LISIMON.

Ma niéce, voici Monfieur Orgon, dont vous aurez fans doute entendu parler à mon frere.

ORGON.

J'ai l'avantage, Mademoifelle, d'être de fes intimes amis.

LISIMON *bas.*

Excufez fa timidité.

ORGON.

Mon ami, vous voulez bien fouffrir que je l'embraffe.

LISIMON.

Vous lui faites honneur.

ORGON *s'avançant vers Clarice.*

Permettez, Mademoifelle, que j'aye le plaifir... Comment donc! Qu'avez-vous?

CLARICE.

Toinette, foutiens-moi.

TOINETTE.

Ah! ma chere maîtreffe!

LISIMON.

Ma niéce?... Elle fe trouve mal. Allez vîte, Toinette, lui faire prendre l'air, & qu'on lui donne tous les fecours dont elle aura befoin.

Elles fortent.

SCENE VII.

ORGON, LISIMON.

ORGON.

CEt accident-là lui est survenu bien mal-à-propos.

LISIMON.

Ce ne sera rien. Elle est encore un peu fatiguée du voyage

ORGON.

C'est une personne très-aimable, & une fille de votre frere auroit bien convenu à Cléante. Mais le fripon... Vous sçavez aparemment la belle action qu'il a faite ?

LISIMON.

Vous voulez parler de son mariage ?

ORGON.

Que vous en semble, Lisimon ? Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir un fils tel que lui ?

LISIMON.

Je vous plains. Vous êtes-vous bien porté dans votre voyage ?

ORGON.

Assez bien. Quand on souhaite des enfans, on ne sçait gueres ce que l'on souhaite.

LISIMON.

Vous avez raison. Depuis quand êtes-vous de retour ?

ORGON.

Depuis avant-hier. On se tue pour amasser du bien à ces ingrats-là, & en voilà la récompense. Combien d'argent n'ai-je pas dépensé pour l'éducation de Cléante ! & vous voyez comme il en profite. L'auriez-vous cru capable d'un tel égarement ?

LISIMON.

Non, car il m'a toujours paru assez sage.

ORGON.

Prendre une femme sans bien !

LISIMON.

Voilà le mal.

ORGON.

Par amourette !

LISIMON.

Mais vous qui parlez, mon cher Orgon, n'avez-vous pas aimé dans votre jeunesse ?

ORGON.

Sans doute j'ai aimé, j'ai aimé, je ne le nie point. Mais l'amour ne m'a jamais fait faire des folîes.

LISIMON.

C'étoit donc un amour bien extraordinaire.

ORGON.

Ce que c'est qu'un jeune étourdi ! Il ne faut qu'un petit nés tourné d'une certaine façon, pour lui bouleverser la cervelle. Et se marier encore malgré moi !

LISIMON.

Vous n'avez pas voulu lui accorder votre consentement.

ORGON.

Faut-il pour cela qu'il s'en passe ?

LISIMON.

Ce n'est pas mon sentiment.

ORGON.

Je lui ferai voir ce que c'est que l'autorité d'un pere. C'est un mariage nul, de toute nullité.

LISIMON.

Il faudra voir.

ORGON.

Comment, il faudra voir ? Oh ! cela est tout vu.

LISIMON.

Ce mariage....

ORGON.

Sera cassé.

LISIMON.

On pourroit trouver quelque expédient....

ORGON.

L'expédient c'est de le casser.

LISIMON.

Je veux dire quelque tempérament pour...

ORGON.

Je prétends qu'on le casse.

LISIMON.

Calmez-vous. Je vois ma niéce qui revient.

SCENE VIII.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

LISIMON *à Clarice.*

HÉ bien, comment vous trouvez-vous ?

CLARICE.

Fort bien, mon oncle, & ma foiblesse est entiérement dissipée.

ORGON.

J'en suis en vérité ravi. (*à Lisimon.*) Ce qui m'étonne ; c'est que cet évanouissement lui ait pris au moment que je l'embrassois.

TOINETTE.

Croyez-vous, Monsieur, qu'on puisse embrasser une personne comme vous sans émotion ?

ORGON.

Qu'en dois-je croire, Mademoiselle ? C'est à vous à expliquer ce mistere.

CLARICE.

Je suis trop sincere pour vous cacher que c'est votre présence qui a produit cet accident.

TOINETTE *à Orgon.*

Que vous ai-je dit ?

LISIMON.

Comment, ma niéce ! Qu'est-ce que cela signifie ?

CLARICE.

En voyant Monsieur, j'ai cru voir un pere que je chéris infiniment.

ORGON *à Lisimon.*

Eſt-ce que je reſſemble à votre frere ?

LISIMON.

Je n'y avois pas pris garde ; mais elle m'en fait apercevoir.

ORGON.

Sérieuſement ?

TOINETTE.

Oui, vous avez des yeux.... une bouche... Je ne puis pas bien dire ce que c'eſt ; mais il y a mille gens qui ſe reſſemblent moins.

ORGON.

Elle l'a remarqué d'abord. Cela eſt tout-à-fait ſingulier.

CLARICE.

Les traits d'un pere, digne de la plus parfaite vénération, font toujours une impreſſion profonde ſur l'eſprit d'une fille qui ſçait ſon devoir.

ORGON.

On ne peut pas mieux parler.

LISIMON.

Je vous aſſure que vous ſeriez encore plus content de ſes ſentimens, ſi vous la connoiſſiez.

CLARICE.

Il ne me conviendroit pas de les déveloper ici. Je craindrois qu'on ne m'accusât d'affectation & d'orgueil.

ORGON *à Liſimon.*

J'ai entendu dire beaucoup de bien de votre niéce ; mais en vérité ce que j'en vois par moi-même paſſe encore l'idée qu'on m'en a donnée.

LISIMON.

J'eſpere que vous n'en rabattrez point, quand vous la connoîtrez mieux.

CLARICE *à Orgon.*

L'eſtime d'une perſonne comme vous, Monſieur, eſt pour moi d'un prix infini.

ORGON.

Ah ! que votre pere eſt heureux d'avoir une fille ſi raiſonnable. Pourquoi mon coquin de fils n'a-t'il pas un pareil caractere ?

CLARICE.

Votre fils, Monsieur ! Avez-vous lieu de vous plaindre de lui ?

ORGON.

Que trop vraiment. Mais laissons-le là. Il ne mérite pas d'être mêlé dans un entretien si aimable.

CLARICE.

Il suffit qu'il vous apartienne, pour que je m'intéresse à ce qui le regarde. Qu'a-t'il donc fait qui vous irrite si fort contre lui ?

ORGON.

Une extravagance impardonnable. Il s'est pendant mon absence amouraché d'une certaine Clarice, & l'a épousée sans mon aveu.

CLARICE.

Le cas est grave. Mais peut-être n'est-il pas si coupable que vous le pensez.

ORGON.

Vous voulez prendre sa défense ?

LISIMON.

Ma niéce, vous aurez de la peine à le justifier.

ORGON *à Lisimon.*

Elle a bien de l'esprit ; mais elle embrasse une mauvaise cause.

CLARICE.

La seule chose qui m'arrête, c'est que je me fais scrupule de combattre vos sentimens.

ORGON.

D'autant plus que le succès est impossible.

CLARICE.

Il y a des circonstances qui rendent quelquefois une action moins criminelle. Je parle par conjectures. Suposons que l'attachement de Monsieur votre fils pour Clarice, au lieu d'être fondé sur un fol amour, comme aparemment vous le pensez, n'ait été produit que par une véritable estime pour quelques bonnes qualités qu'il aura cru apercevoir en elle.

ORGON.

C'est une supposition en l'air.

CLARICE.

CLARICE.

Je l'avoue. Mais si je disois vrai par hazard, ne conviendriez-vous pas que M. votre fils seroit alors plus excusable que s'il avoit été emporté par une passion que je condamne comme vous, lorsque l'estime ne l'a pas fait naître.

TOINETTE.

La chose est claire.

ORGON.

Soit.

CLARICE.

Je ne sçaurois vous dire si Clarice a quelque mérite. Je le suppose. Mais quant à M. votre fils, vous ne pouvez pas disconvenir qu'il n'en ait beaucoup.

ORGON *à Lisimon.*

Qu'en sçait-elle ?

LISIMON.

C'est un fait que vous ne sçauriez nier.

ORGON *d'un air faché.*

Il est vrai que le fripon n'en manque pas.

CLARICE.

Hé bien, Monsieur, si une fille n'a pû résister au pouvoir légitime que le vrai mérite a sur les cœurs ; si sa raison lui a fait entendre que la possession d'un homme en qui il éclattoit, la rendroit parfaitement heureuse ; enfin si elle s'est aveuglée elle-même jusqu'à lui sacrifier sa réputation, en consentant, ou peut-être en l'engageant à une union si irréguliere, ne m'avouerez-vous pas qu'il faut qu'elle ait aimé votre fils avec bien de la tendresse, & ne la trouvez-vous pas plus malheureuse que criminelle ?

ORGON.

Oh, je vous prie, Mademoiselle, finissons. (*à Lisimon*) Comme elle assaisonne tout ce qu'elle dit ! Quand ce seroit sa propre cause, elle ne la défendoit pas mieux.

LISIMON.

Vous sentez donc la force de ses raisonnemens ?

ORGON.

Je sens ..... oui ..... Que tout cela est une belle imagination.

CLARICE.

Si vous avez là-dessus des lumieres que je n'ai pas ; je n'ai plus rien à dire.

ORGON.

Je ne sçai point le fond de toute cette intrigue ; mais je gagerois bien qu'elle n'est pas telle que vous la représentez. Après tout, quand cela seroit, il me reste toujours une raison très-forte qui m'empêchera d'approuver le mariage en question.

CLARICE.

M'est-il permis, Monsieur, de vous demander quelle est cette raison ?

ORGON.

C'est que Clarice n'a pas de bien.

CLARICE.

Hé, Monsieur, si elle n'a pas aporté de richesses à votre fils, elle en sera plus humble dans sa conduite ; plus réservée dans sa dépense, & d'autant plus reconnoissante qu'il aura été plus généreux. Il me semble que je suis à sa place. Si j'avois un époux à qui je dusse tout, je mettrois mon bonheur & mon devoir à faire sa félicité. Je n'aurois d'autre loi que ses désirs, d'autre satisfaction que la sienne, & je tacherois enfin de remplacer le bien que je ne lui aurois pas donné, par des vertus qui sont infiniment plus estimables.

ORGON.

Il suffit ; je ne veux plus vous écouter.

CLARICE.

Je serois au désespoir de vous déplaire, & je vais.....

ORGON.

Vous ne m'entendez pas, non, votre conversation m'enchante. (*D'un ton doux & tendre.*) Mais parlons d'autre chose.

TOINETTE *à part.*

M. Orgon craint de n'avoir pas raison.

CLARICE.

Je n'ai que trop abusé de votre bonté, & je me retire.

ORGON.

Hé non, Mademoiselle..... Attendez donc.

LISIMON.

Laissez-là aller. Elle a quelques ordres à donner. Vous ne nous quittez pas si-tôt, & vous aurez tout le tems de l'entretenir.

SCENE IX.

ORGON, LISIMON, TOINETTE *qui écoute.*

ORGON.

Par ma foi, Lisimon, vous avez là une niéce d'un mérite incomparable.

LISIMON.

Il ne me fiéroit pas de faire son éloge; mais je ne puis m'empêcher de convenir qu'elle a l'esprit bien fait & le cœur bien placé.

ORGON.

Ils sont au-dessus de tout, & se soutiennent mutuellement. Que l'un est venu à propos au secours de l'autre, & avec quelle adresse elle alloit à son but par un détour !.... A présent que j'y réfléchis, il me vient certains soupçons.

LISIMON.

Vous avez des soupçons ?

ORGON.

Très-bien fondés, & qui autorisent un projet.....

LISIMON.

Qu'est-ce que c'est ?

ORGON.

Avant que de vous en faire part je veux être sûr de mon fait. Ayez la bonté d'aller dire à votre niéce que je voudrois lui parler en particulier.

LISIMON.

Quoi, vous ne voulez pas m'apprendre.......

ORGON.

Patience, mon cher ami, patience. Vous le sçaurez.

LISIMON.

Je vais donc vous l'envoyer. (*à part.*) Quelle idée lui passe par la tête ? ...... Ah, ah, que faisiez-vous là, Toinette ?

TOINETTE.

A vous dire le vrai, Messieurs, j'écoutois.

ORGON.

Elle est sincére.

LISIMON *vivement*.

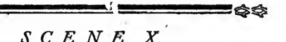
Comment donc ?

ORGON.

Ne la grondez pas. Elle a fort bien fait, & je suis ravi qu'elle nous ait entendu. Aprochez, Toinette, aprochez ; & vous, Lisimon, faites-moi le plaisir que je vous ai demandé.

LISIMON.

Vous allez être satisfait.



SCENE X.

ORGON, TOINETTE.

TOINETTE *à part*.

IL va me questionner. Tenons ferme.

ORGON.

Je vois, Toinette, que vous êtes franche, & je compte que vous m'allez dire la vérité.

TOINETTE.

Vous avez tout lieu de l'espérer, Monsieur. La sincérité est ma vertu favorite. Que voulez-vous sçavoir ?

ORGON.

Quel est d'abord le motif qui vous portoit à nous écouter ?

TOINETTE.

L'intérêt que ma maîtresse & moi prenons à ce qui vous regarde.

ORGON.

Je me suis attendu à cette réponse. N'est-il pas vrai que ma vûe a fait quelque impression sur elle ?

TOINETTE.

Certainement, & cette impression a même été très-forte ;

ORGON.

Cet évanouissement si singulier n'étoit-il pas une suite de cette impression ?

TOINETTE.

Une suite fort naturelle, & vous devez vous souvenir de

ce qu'elle vous a dit à cette occasion.

ORGON.

Sur quoi ? sur ma prétendue ressemblance avec son pere ? Ah, la rusée ! Oui, oui, de la ressemblance ! ..... Hem, qu'est-ce que cela veut dire ?

TOINETTE.

Ce que cela veut dire ?

ORGON.

Oui ..... Allons, Toinette, ne vous démentez point. Voilà une belle occasion de signaler cette sincérité, votre vertu favorite.

TOINETTE.

Allons, donc, Monsieur. Ce n'est que pour m'éprouver que vous faites semblant d'être si curieux. Une personne de votre mérite n'est pas susceptible d'un pareil défaut.

ORGON.

Non, j'agis de bonne foi.

TOINETTE.

Se prévaloir de ma franchise ! Oh, cela n'est pas bien. Qui le croiroit à votre phisonomie ?

ORGON.

Mais vous en avez déja trop dit vous-même, pour ne pas achever.

TOINETTE.

Moi, Monsieur ?

ORGON.

Ce mot d'émotion, qui vous est échapé par exemple, ne signifie-t-il rien, à votre avis ?

TOINETTE.

Ah ! je m'aperçois qu'il faut prendre garde à ce qu'on dit devant vous.

ORGON.

Croyez-vous donc que je manque de pénétration ?

TOINETTE.

Au contraire, Monsieur, je vois que vous en avez infiniment.

ORGON *à part.*

Elle cherche à éluder mes questions. Prenons un autre tour.

TOINETTE *à part.*

O le malicieux vieillard !

ORGON.

Vous me cachez ce que je découvre moi-même... Passons. Votre maîtresse a des manieres qui plaisent. Mais quel est le fond de son caractére ?

TOINETTE.

Pourquoi me faites-vous cette question ?

ORGON.

Prenez bien garde à ce que vous répondrez. Il ne s'agit pas moins que de la fortune de votre maîtresse.

TOINETTE.

De sa fortune ? Oh ! Monsieur, vous ne pouvez pas mieux placer vos bienfaits.

ORGON.

Elle est complaisante, docile, prévenante ?

TOINETTE.

Oui, Monsieur, & de plus très-économe.

ORGON.

Vous la croyez donc propre à rendre un mari heureux ?

TOINETTE.

Elle est toute formée pour cela.

ORGON.

A-t'elle le cœur un peu tendre ?

TOINETTE.

Comment ?

ORGON.

Et tout neuf.

TOINETTE.

Qu'entendez-vous par là ?

ORGON.

Quelqu'un n'est-il pas parvenu à la rendre sensible ?

TOINETTE.

Bon ! A quoi allez-vous penser ?

ORGON.

Elle ne vous a pas mise dans sa confidence ?

TOINETTE.

Quelle idée ! Ne connoissez-vous pas là-dessus la discrétion des filles ?

ORGON.

Oh, elle fera bien diſſimulée, ſi je ne lui arrache pas ſon ſecret.

TOINETTE.

Son ſecret, dites-vous?

ORGON.

Elle vient. Laiſſez-moi ſeul avec elle.

TOINETTE.

O ciel! nous ſommes découverts.

SCENE XI.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

JE vous attendois, Mademoiſelle, & je brûle de vous entretenir.

CLARICE.

Ce que mon oncle m'a dit, ſans s'expliquer, ne me donne pas moins d'impatience.

ORGON.

C'eſt en dire trop, & je pourrois à ce ſujet me former des idées qui ſeroient fort au-deſſus de la réalité.

CLARICE.

Si vous me connoiſſiez, vous verriez qu'elles ſeroient bien éloignées d'y atteindre.

ORGON.

Vous me raviſſez ..... Il eſt donc vrai que je ne me ſuis point abuſé... Ne doutez plus que je ne vous connoiſſe. Oui, oui, je vous connois.

CLARICE *avec effroi.*

Vous me connoiſſez!

ORGON.

J'ai pénétré vos diſpoſitions .... vous ne me haïſſez pas.

CLARICE.

Ah, Monſieur, que mes ſentimens à votre égard ſont différens de la haine!

ORGON.

Ceux que j'ai conçus pour vous en diffèrent bien davantage.

CLARICE.

Mon bonheur seroit parfait, s'ils étoient tels que je le souhaite.

ORGON.

Ne seriez-vous pas bien aise de passer votre vie avec moi?

CLARICE.

Une grace si singuliere feroit toute ma félicité.

ORGON.

J'aurois pour vous une complaisance extrême.

CLARICE.

Je tâcherois de la mériter par mon attachement.

ORGON.

L'heureux hazard que celui qui m'a offert à vos yeux!

CLARICE.

Que n'ai-je eu ce bonheur plutôt!

ORGON.

A quoi dois-je des sentimens si favorables?

CLARICE.

Un mouvement secret me les inspire.

ORGON.

Je ne vous suis donc pas indifférent?

CLARICE.

Non, vous ne me l'êtes point, & je ne puis vous refuser l'estime la plus parfaite.

ORGON.

Oui, l'estime! Ah, que ce mot est joli! Il est inutile de l'expliquer. C'est de l'amour, n'est-ce pas?

CLARICE *doucement.*

De l'amour!

ORGON.

Ne vous en défendez point. A mon âge on voit clair. Avouez franchement que vous m'aimez.

CLARICE.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur. Je vous aime, & je ne rougis point de le dire.... Mais....

ORGON.

Point de mais, je vous prie. Le mot est lâché, Mignone. Il n'est plus tems de chercher des détours. Je suis enchanté

de

de cet aveu. Vous ferez fatisfaite. Je vais parler à votre oncle. Souffrez que je vous quitte.

CLARICE *à part.*

Quel eft donc fon deffein ?

ORGON.

Mais le voici lui-même.

CLARICE *à part.*

Allons cacher ailleurs le trouble où je fuis.

ORGON *à Clarice.*

Vous fortez ?

CLARICE.

Ma préfence, je crois, n'eft pas néceffaire.

ORGON.

J'entends. Il faut laiffer agir votre modeftie.

SCENE XII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

JE viens trop tôt fans doute, & j'ai interrompu votre entretien.

ORGON *d'un air gai.*

Point du tout. Vous ne pouviez pas venir plus à propos.

LISIMON.

Vous êtes bien joyeux ?

ORGON.

Plus je vois votre niéce, plus je la trouve charmante.

LISIMON.

Vous voudriez bien, j'en fuis fur, que la femme de Cléante lui reffemblât ?

ORGON.

A propos de lui. J'avois réfolu de faire caffer fon mariage ; mais je change d'avis.

LISIMON.

Voilà une réfolution très-louable.

ORGON.

Je sçaurai le punir d'une autre maniere.

LISIMON.

Quoi ! vous êtes toujours aigri contre lui ?

ORGON.

J'ai envie de me marier.

LISIMON.

De vous marier !

ORGON.

Oui, de me marier. J'aurai des enfans qui partageront mon bien avec mon pendard de fils, & cela le mortifiera.

LISIMON.

L'idée est singuliere.

ORGON.

Et très-sensée.

LISIMON.

Vous avez quelque personne en vue ?

ORGON.

Certainement.

LISIMON.

Puis-je sçavoir quelle est l'heureuse mortelle sur qui tombe l'honneur de votre choix ?

ORGON.

C'est une personne pleine de raison, de bon sens, d'esprit, & qui brille de toutes sortes de vertus; en un mot, votre niéce.

LISIMON.

Vous vous moquez.

ORGON.

Je ne me moque point.

LISIMON.

Vous n'y pensez pas.

ORGON.

J'y pense très-fort.

LISIMON.

Elle vous plaît donc ?

ORGON.

Infiniment.

LISIMON.

Vous voilà amoureux ?

ORGON.

Amoureux ou non, je fuis déterminé à l'époufer.

LISIMON.

Tout de bon ?

ORGON.

Tout de bon.

LISIMON.

Il y a cependant une petite difficulté qui pourra traverfer cette affaire.

ORGON.

Quelle eft-elle ?

LISIMON.

Nous ne fommes point d'humeur, fon pere ni moi, de forcer fon inclination.

ORGON.

Je ne l'exige point.

LISIMON.

Elle ne nous a jamais donné aucun fujet de mécontentement ; & par les qualités qu'elle poffède, elle mérite de notre part toutes fortes de confidérations.

ORGON.

D'accord.

LISIMON.

Ainfi il faut voir fi fon penchant eft conforme au vôtre.

ORGON.

Si vous n'avez que cet obftacle à m'opofer, ce n'eft rien.

LISIMON.

Plaît-il ?

ORGON.

Ce n'eft rien, vous dis-je.

LISIMON.

Expliquez-vous.

ORGON.

Aprenez, mon cher ami, que votre niéce m'aime.

LISIMON.

Ma niéce ?

ORGON.

Et qu'en m'aprochant elle s'est évanouie par un effet de simpathie pour moi.

LISIMON *à part.*

Quelle extravagance !

ORGON.

Que dites-vous ?

LISIMON.

Je dis qu'il y a beaucoup d'aparence.

ORGON.

Elle m'aime, encore une fois. C'est un fait incontestable.

LISIMON.

Cela étant, voilà l'affaire fort avancée.

ORGON.

Je la regarde comme faite.

LISIMON.

Et moi aussi.

ORGON.

Je ne me sens pas de joie.

LISIMON.

Ni moi non plus.

ORGON.

Je veux lui donner un petit divertissement, pour la préparer au bonheur que je lui destine.

LISIMON.

Cela est fort bien pensé.

ORGON.

Pourrons-nous avoir des violons, des chanteurs, des danseurs ?

LISIMON.

Sans difficulté. J'ai un de mes voisins qui a chez lui un Opéra tout entier.

ORGON.

A merveille. Voulez-vous prendre sur vous le soin de cette fête ?

LISIMON.

Volontiers, & je vais tout préparer pour cet effet. *(à part.)* Il donne de lui-même dans le piége, & je crois que nous le tenons.

SCENE XIII.

ORGON *seul.*

VOilà une avanture qui me fera rajeunir de plus de vingt ans, & qui me dédommagera pleinement des chagrins que Cléante me cause. S'il s'est marié à sa fantaisie, je me marierai à la mienne; & ni lui, ni personne, n'aura lieu de s'en formaliser. Quelle différence de lui à moi! C'est à mon âge qu'il convient de prendre une femme par inclination. Pour sentir un amour raisonnable, il faut être en état de juger du mérite d'une Belle; & un jeune éventé en est-il capable? Il n'y a que nous qui nous y connoissons. Aussi n'y a-t'il que nous qui sçachions aimer, & qui puissions aimer légitimement.




SCENE XIV.

ORGON, TOINETTE.

ORGON.

AH! vous voilà, Toinette?

TOINETTE.

Qu'y a-t'il donc de nouveau, Monsieur? Je viens de voir Monsieur Lisimon sortir du logis avec empressement.

ORGON.

Je l'ai chargé d'une commission qui va répandre dans toute la maison le plaisir que je sens.

TOINETTE.

Effectivement, vous avez l'air bien satisfait.

ORGON.

On ne peut pas être plus content que je le suis.

TOINETTE.

Aprenez-moi de grace le sujet de votre joie, afin que je me réjouisse aussi.

ORGON.

Cela ne se peut pas. La bienséance veut que j'en instruise votre maîtresse avant vous, & c'est ce que je vais faire. Adieu, vous allez être toutes deux bien étonnées.

SCENE XV.

TOINETTE *seule.*

OUais ! Quelle nouvelle folie acheve de lui démonter la cervelle ? Il me prend tout-à-coup un accès de curiosité & d'inquiétude. Je ne vois pas trop quelle sera la fin de cette intrigue. Après tout, quel inconvénient en peut-il arriver ? Monsieur Orgon se met dans la tête que ma maîtresse l'aime. Ce n'est pour lui qu'une erreur de plus. Bagatelle... Mais il est amoureux, & ceci est une affaire sérieuse... Pourquoi ? C'est sa faute. Ma maîtresse ne prétendoit lui inspirer que de l'estime, & il a pris de l'amour. Oh ! tampis pour lui. Oui, oui, Monsieur Orgon, tampis pour vous.

SCENE XVI.

CLARICE, TOINETTE.

CLARICE.

HÉ bien, Toinette, que t'a dit Monsieur Orgon ?

TOINETTE.

Vous ne l'avez pas rencontré ? Il vient de sortir pour vous aller chercher.

CLARICE.

Je ne l'ai point vu. Sçais-tu quelle résolution il a prise ?

TOINETTE.

Je n'ai pu rien tirer de lui, & il m'a déclaré positivement que c'étoit à vous, Madame, qu'il réservoit le secret qu'il m'a caché.

CLARICE.

Par quelle bizarrerie va-t'il s'imaginer que j'ai de l'amour pour lui ?

TOINETTE.

Que vous importe ? Un mot suffira pour le désabuser.

CLARICE.

Eh ! puis-je le désabuser sans me perdre ? Car tu le vois, Toinette ; ce qu'il sent pour moi est aussi de l'amour.

TOINETTE.

Tant mieux. Avec cela un vieillard est bien foible, & vous ferez de lui ce qu'il vous plaira.

CLARICE.

Je tremble qu'il ne m'arrive tout le contraire lorsqu'il connoîtra son erreur. Quelle femme s'est jamais vue dans l'embarras où je me trouve ?

TOINETTE.

Je le vois qui entre. Songez à vous. Je sors. Sur-tout prenez courage.

SCENE XVII.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

VOus me voyez transporté de joie, Mademoiselle, & il ne tient plus qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes.

CLARICE.

De quelle maniere, Monsieur, puis-je vous prouver le zéle ardent que j'ai pour vous ?

ORGON.

Le zéle ardent ! Ce n'est pas cela que je vous demande. A quoi bon éluder, comme vous faites, le terme d'amour, qui seul peut me satisfaire ? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ?

CLARICE.

Je vous l'ai dit sans doute, & je suis prête encore à vous le confirmer. Je vous aime, Monsieur, comme le meilleur ami de ma famille, & de ce que j'ai de plus cher au monde, comme un second pere, & même comme un protecteur dont l'apui mettroit le comble à ma félicité.

ORGON.

Je ne comprens rien à ce que vous me dites. Nous ne nous entendons point, & vous ne répondez pas à mes sentimens: car enfin je vous adore, & je viens de vous demander en mariage à votre oncle.

CLARICE.

Moi, Monsieur!

ORGON.

Vous-même.

CLARICE *à part.*

O Ciel! quelle nouvelle!

ORGON.

Vous n'en êtes pas fâchée?

CLARICE.

Je suis ravie que vous me trouviez digne de l'attachement d'un honnête homme... Mais...

ORGON.

Achevez.

CLARICE.

Se peut-il que vous pensiez à m'épouser? Ah! Monsieur, renoncez à ce projet. Conservez-moi votre estime. Elle m'est infiniment précieuse. Personne ne vous respecte, & ne vous révére plus que moi, si ce n'est peut-être votre fils; & je reconnois en vous tant de bonté, de douceur & de complaisance, que sans un obstacle invincible je ne balancerois pas à vous donner ma main.

ORGON.

Quel est donc cet obstacle?

CLARICE.

Je ne sçaurois le cacher, & mon cœur ne demande qu'à s'épancher dans votre sein.... Vous le dirai-je? Vous allez me haïr. Ce cœur...

ORGON.

ORGON.

Hé bien, Mademoiselle ?

CLARICE.

J'en ai diſpoſé, & il n'eſt plus à moi.

ORGON.

Un autre le poſſéde ?

CLARICE.

Et le poſſédera toujours.

ORGON.

Sentimens romaneſques ! Quand la jeuneſſe aime une fois, elle croit être capable d'aimer éternellement. C'eſt un feu follet qui ſe diſſipera.

CLARICE.

Non, mon amour ne s'éteindra jamais. L'eſtime & la raiſon l'ont fait naître ; la reconnoiſſance l'exige, & le devoir le juſtifie.

ORGON.

Le devoir !

CLARICE.

L'engagement le plus fort nous attache l'un à l'autre.

ORGON.

Une promeſſe de mariage peut-être ?

CLARICE.

Ce n'eſt pas là le plus fort engagement.

ORGON.

Comment donc ! ſeriez-vous mariée ?

CLARICE.

Modérez votre colere. J'avoue que je la mérite ; mais je mérite encore plus votre compaſſion. Si je vous avois connu avant que de former des nœuds qui vous révoltent, ou j'y aurois renoncé, ou vous les auriez aprouvez. Conſidérez ma triſte ſituation. Les ſentimens que j'ai pour vous me forcent de condamner une alliance ſi chere, & je crains que ceux que vous avez pour moi ne détruiſent un bonheur, dont ils auroient été la ſource.

ORGON.

Je ne puis le nier. La nouvelle de votre mariage m'afflige autant qu'elle me ſurprend, & j'ai lieu de me plaindre du miſtére que l'on m'en a fait.

CLARICE.

Mon oncle n'a pu vous en parler. Nous nous sommes unis; mon mari & moi, sans l'aveu de nos parens.

ORGON.

En voilà bien d'une autre.

CLARICE.

Et vous ne devez ma confidence qu'à la confiance extrême que j'ai en vous.

ORGON.

Je ne m'étonne plus que vous ayez défendu mon fils avec tant de chaleur.

CLARICE.

Nos causes sont pareilles, & j'ai jugé des motifs qui l'ont fait agir par ceux qui m'ont entraînée. Puissiez-vous trouver dans son épouse autant de vertus que j'en ai trouvé dans mon époux ! car ne pensez pas que son mérite extérieur & les vaines richesses qu'il posséde, ayent été capables de m'éblouir. J'aime en lui des dons plus rares & plus précieux, des dons qui doivent me justifier aux yeux de tout le monde, & qui seuls me l'auroient fait préférer à tout autre, comme ils m'ont fait tout sacrifier au bonheur d'être à lui. Jugez par le prix qu'il me coute, combien il doit m'être cher. Ah ! je ne survivrois pas au coup qui nous désuniroit. Cependant ce malheur est tout prêt de m'accabler, si vous n'avez pitié de moi, & si l'estime, dont vous voulez bien m'honorer, n'est pas un acheminement à la grace que j'attens de votre générosité.

ORGON.

Vous m'arrachez des larmes...... J'entens à présent le titre de protecteur que vous m'avez donné.

CLARICE.

C'est en vous seul que j'espére.

ORGON.

Vous souhaitez que j'embrasse vos intérêts auprès de votre oncle ?

CLARICE.

Je n'ai point d'autre appui que vous.

ORGON.

Oui, oui, je serai le vôtre. La tendresse que j'ai pour

vous ne vous fera pas inutile. Je vais découvrir votre mariage à votre oncle, & l'engager à l'aprouver, pour travailler ensuite de concert à le faire gouter à votre pere.

CLARICE.

Que je suis charmée des dispositions où je vous vois !

ORGON.

Le voici justement.

CLARICE.

Je vous laisse. Songez, Monsieur, que c'est de vous seul que dépend ma félicité.

SCENE XVIII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

VOtre commission est faite, Monsieur Orgon. Les Musiciens vont venir ...... Mais que vois-je ! Qu'avez-vous ? Vous me paroissez inquiet.

ORGON.

Ce n'est pas sans sujet, mon cher ami. Votre niéce ne veut absolument point m'épouser.

LISIMON.

Cela est extraordinaire.

ORGON.

Pas trop. Ce que j'ai à vous apprendre l'est bien davantage.

LISIMON

Qu'est-il donc arrivé ?

ORGON.

La nouvelle est un peu chagrinante.

LISIMON.

Pour vous ?

ORGON.

Non pour vous-même. Je me figure la peine qu'elle vous fera sur celle que je sens ; car je suis à-peu-près dans la même cas que vous.

LISIMON.

Je ne vous entends point.

ORGON.

Et je prens autant de part à votre situation que vous en avez pris à la mienne.

LISIMON.

Hâtez-vous de me tirer d'inquiétude.

ORGON.

N'avez-vous pas quelques soupçons sur votre niéce ?

LISIMON.

A quelle occasion ?

ORGON.

N'a-t-elle pas été tentée de se marier ?

LISIMON.

Vous me demandez cela ! Ce n'est pas à un oncle que les filles confient de pareils secrets.

ORGON.

Aussi a-t-elle craint de vous en parler, & c'est moi qu'elle a chargé de cette commission.

LISIMON.

Ma niéce a envie de se marier ?

ORGON.

Non, cette fantaisie est passée.

LISIMON.

Elle est mariée ?

ORGON.

Oui.

LISIMON.

Elle vous a fait cette confidence ?

ORGON.

Elle m'a assûré qu'elle avoit épousé un très-honnête homme.

LISIMON.

Juste ciel !

ORGON.

Ne vous fachez pas, mon ami ; votre niéce a trop de lumiéres & de conduite pour avoir fait un mariage indigne d'elle.

LISIMON.

Vous avez bonne grace en vérité à prendre son parti !

ORGON.

C'eſt le moins que je puiſſe faire pour une perſonne que j'ai voulu épouſer, & c'eſt un hommage que je rends à ſon mérite. Accordez-lui le pardon que je vous demande pour elle, & joignez-vous à moi pour l'obtenir de ſon pere.

LISIMON.

Vous exigez que je pardonne à ma niéce, vous qui ne voulez pas pardonner à votre fils !

ORGON.

Il y a bien de la différence. Votre niéce n'a pas épouſé un homme ſans bien.

LISIMON.

Cleante n'en a-t-il pas aſſez pour ſa femme & pour lui?

ORGON.

L'amitié vous prévient pour mon fils.

LISIMON.

Et l'amour vous prévient pour ma niéce.

ORGON.

Oh, voilà de nos raiſonneurs ! ils donnent des conſeils, & n'en veulent ſuivre aucun.

LISIMON.

La reflexion eſt juſte.

ORGON.

Ils condamnent ce que les autres font, & ils font comme eux.

LISIMON.

A l'aplication.

ORGON.

Vous ne voulez donc pas m'accorder la grace de votre niéce ?

LISIMON.

Je ne vous la réfuſe pas abſolument. Mais encore faut-il que vous vous mettiez en état de l'obtenir.

ORGON.

Par quel moyen, je vous prie ?

LISIMON.

En pardonnant à Cleante.

ORGON.

Vous revenez toujours à votre but.

LISIMON.

Il ne m'est pas possible de m'en écarter.

ORGON.

Voilà un furieux entêtement.

LISIMON.

Vous avez beau dire. Je ne puis pardonner à ma niéce que vous ne pardonniez à votre fils.

ORGON *en colere.*

Ce n'est pas la même chose, encore une fois.

LISIMON.

Et moi je vous dis que c'est la même chose.

ORGON.

Quel homme ! .... Mais parbleu, je ne veux pas en avoir le démenti.

LISIMON.

Où allez-vous donc ?

ORGON.

Nous verrons si vous résisterez à ses larmes.

SCENE XIX.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON *à Clarice.*

Venez, Madame, joindre vos prieres à mes instances. Et vous, Lisimon, voyez si l'on peut rien réfuser à une personne si charmante ?

LISIMON.

Vos mesures sont inutiles, & je ne veux pas seulement la voir.

Il sort.

SCENE XX.

ORGON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON.

Il a perdu l'esprit.

CLARICE.

Hélas !

TOINETTE.

Peut-on pousser si loin l'opiniâtreté ?

CLARICE *à Orgon.*

Il ne me reste donc plus d'espérance ?

ORGON.

Votre oncle m'impose des conditions si dures. Vouloir que je pardonne à mon fils !

CLARICE.

Mon bonheur vous touche foiblement, si cet obstacle vous arrête.

ORGON.

Me croyez-vous capable d'une telle foiblesse ?

CLARICE.

En est-ce une que d'être pere ?

ORGON.

Quoi ! vous prétendriez......

CLARICE.

Vous avez déja eu pour moi tant de bonté. Voulez-vous, par le refus d'une nouvelle grace, me faire soupçonner que je ne les méritois pas, & que vous vous en repentez. Vous avez daigné m'accorder votre estime. Un sentiment plus tendre s'y est joint encore. Ma main ne vous a paru indigne de la votre ; & quand je ne puis être à vous, vous poussez la générosité jusqu'à me défendre. Mettez le comble à tant de bienfaits, par un bonheur d'autant plus grand que celui de votre fils en fera la source.

CLEANTE.

Vous me rendez la vie.

Orgon embrasse Clarice.

CLARICE.

Je suis au comble de mes vœux.

LISIMON.

Votre réunion me charme, ne songeons qu'à nous réjouir.

TOINETTE.

Voilà, je crois, le premier homme que l'amour ait rendu raisonnable.

FIN.



DIVERTISSEMENT.

PREMIER AIR.

LA beauté, victime des ans,
Ne peut imprimer sur les sens
Que des traits passagers, qui s'effacent comme elle ;
Mais comment résister à ce charme vainqueur,
Que prêtent aux yeux d'une Belle
Les dons de l'esprit & du cœur.

On danse.

SECOND AIR.

C'est par l'amour & par l'estime
Que sur un couple uni d'un lien légitime
Le vrai bonheur est dispensé ;
Mais s'ils veulent qu'entr'eux nul trouble ne s'éleve ;
Ce que l'amour a commencé,
Il faut que l'estime l'acheve,

VAUDEVILLE.

Jeune, on raille la vieillesse ;
Vieux, on blâme la jeunesse :
Tel fronde jeunes & vieux,
C'est notre usage ordinaire ;
Mais valons-nous mieux ?
C'est une autre affaire.

Mon fils n'a point de cervelle ;
Le jeu, le vin, une belle,

Le rendent fou, furieux :
C'eſt le langage d'un pere ;
Mais lui, vaut-il mieux ?
C'eſt une autre affaire.

Ma fille aime la fleurette ;
C'eſt une langue indiſcrette ;
Un eſprit capricieux :
Ainſi s'exprime une mere,
Mais vaut-elle mieux ?
C'eſt une autre affaire

Un jeune amant que lutine
Une maîtreſſe mutine,
Eſt diſcret & ſérieux ;
Mais a-t'il l'art de ſe taire ;
S'il eſt trop joyeux ?
C'eſt une autre affaire.

Chez la coquette volage ;
Un vieillard par ſon langage ;
En amant peut s'ériger ;
Mais dans l'isle de Cythére
Veut-il voyager ?
C'eſt une autre affaire.

Si dans l'amoureux empire ;
Le cœur ſeul pouvoit ſuffire ;
Quel ſeroit notre bonheur !
Mais un amant qui ſçait plaire
S'en tient-il au cœur ?
C'eſt une autre affaire.

L'auditeur pris par l'oreille ;
Souvent, comme une merveille ;
Eleve une Piéce aux cieux ;
Mais l'Imprimeur téméraire
L'offre-t'il aux yeux,
C'eſt une autre affaire.

Des careſſes de Silvie,
Dorimon ſe glorifie :
Il peut en être chéri ;
Mais eſt-il de la commere
Le ſeul favori ?
C'eſt une autre affaire.

Qu'un amant nous ſollicite ;
Et qu'un baiſer nous acquite ;
Au fond c'eſt peu que cela.
Veut-il un plus doux ſalaire ?
On lui dit, holà,
C'eſt une autre affaire.

Cloris, aux yeux du grand monde,
Sçait de l'amour, qu'elle fronde,
Repouſſer tous les complots ;
Mais cette prude ſévere
L'eſt-elle à huis clos ?
C'eſt une autre affaire.

Sur la promeſſe éternelle
De l'ardeur la plus fidelle
Le mariage eſt fondé ;
Mais un ferment ſi vulgaire
Eſt-il bien gardé ?
C'eſt une autre affaire.

Le mérite au cœur d'Aminte
Ne ſçauroit porter d'atteinte ;
L'amour même eſt en défaut ;
Mais lorſqu'un millionaire
Lui livre l'aſſaut,
C'eſt une autre affaire.

Dans un bal la jeune Hortenſe
Berna la tendre éloquence